

Imprimeur : A.Rondel

Directeur de publication et auteur : André Germain

Quand on a mis en son cœur le culte d'une chère mémoire, des rencontres et des reliques nous viennent, qui sont parmi les seules consolations de la vie. Tel fut mon sort, depuis que j'ai consacré une partie de mes travaux et de mes rêveries à Renée Vivien.

Non seulement, quand j'écrivais mon livre sur elle, ses compagnes essentielles apparurent devant moi, celle qui de sa main impérieuse la dévia, de sa voix tour à tour si dure et si délicieuse imposa à son cœur les sanglots et les chants – et à côté du sillage qui fuit, la lampe qui veille, l'amie humble et secourable présente dans la vie et dans la mort, de l'une acceptant de loin les longs égarements, se penchant sur l'autre pour lui donner une couronne. Mais, quand les pages se furent closes, imparfait ex-voto où je n'enfermai que bien peu de ma prière devant son souvenir, le hasard plaça sur ma route, tout chargés de présents, de chers témoins que je n'avais pas invoqués.

Dirai-je, un jour, ces calmes entretiens autour d'une tombe ? De certains d'entre eux s'échappent des secrets et des miracles qui complètent ou rectifient une légende. De la bouche même d'Eminé, j'ai su quelle vérité et quel vœu recouvraient, turquoises tombées des nuits du Bosphore, deux ou trois furtifs poèmes. Par une autre Orientale, j'ai mieux connu un côté de sa vie et de son cœur qui surprendrait singulièrement les juges pressés, la délicatesse et la profonde innocence de sa bonté. A travers ces confidences peut-être pourrais-je sauver de quelques oppobres son image par la dureté des hommes et pas sa propre imprudence tellement souillée.

Mais, aujourd'hui, il ne s'agit que d'un fait et d'une heure, du premier et tout balbutiant essai qu'elle fit de son talent. Heure attendrissante pour les fervents de sa Muse, heure grave pour ceux qui cherchent à saisir, au delà des errements et des contradictions de sa pauvre destinée flottante, la vérité de son âme.

Il y a trois ans, par de bien touchantes conjonctions qui mêlaient l'ombre d'un des morts les plus purs de la Guerre à l'atmosphère du couvent où une vie brisée s'était retirée et puis toute refaite en Dieu, une jeune veuve vint à moi, m'apportant dans ses mains si simples deux vilains petits cahiers noirs. Trésors de peu d'apparence, qu'un juge sévère pesa pourtant au poids de l'or. C'étaient les premiers vers de Renée et une sorte de récit de son enfance, accompagné de rêveries sur son avenir que vers la même date (1893) elle avait composés. La béguine qui avait été l'amie des années d'adolescence de notre poétesse et l'avait perdue de vue au moment où un grand ouragan l'emporta, ajouta des paroles infiniment douces, trempées d'une tendresse que les années n'avait pas atteinte, d'un toujours vif et charmant regret. « Pauvre petite ! » répétait-elle avec un singulier accent et ses mots caressaient, au-delà des mortes années, l'image toute fraîche de la plus

gentille gamine du monde, si espiègle, si mobile et déjà si profonde, enfant en bien des choses et pourtant, l'âme et les plus simples gestes tout pénétrés de la générosité d'un grand cœur, de l'irrésistible inspiration d'un poète.

De cette première trouvaille, il ne m'est malheureusement plus permis de rien révéler. Elle est entrée dans la collection d'un illustre savant qui s'est fait, avec un singulier mélange de zèle et de jalousie, le gardien des souvenirs de Renée Vivien. Je n'ose le désigner plus clairement. L'an deux mille jouira de ses captures, qui sont considérable déjà. Laissons-le respectueusement, autour de la tombe qu'il a élue, à ses enviables et minutieuses amours.

* *

*

Je pleurais le trésor enseveli... Mais cet invisible guide qui dans notre absence ou notre sommeil avive et continue nos labeurs s'est plu soudain à en réveiller pour moi la lueur. Ici, je n'ai qu'à bénir la complaisance des deux écrivains d'aujourd'hui qu'à part les incontestables immortels, France, Barrès et Gide j'honore le plus, les Tharaud. Une de leurs amies, nièce de l'institutrice de cette Violette dont le nom et le souvenir étendent un si fidèle parfum sur l'œuvre entière du poète ¹, possédait d'autres vers contemporains de ceux que j'avais perdus et – richesse autrement importante – la continuation, datant de la fin de cette même année 1893, de la confession conçue par la jeune Pauline Tarn sous le titre : « Ma vie et mes Idées ». Avec une confiance peut-être excessive envers moi, mais avec une noble générosité envers les inconnus que pouvait instruire ou rendre heureux une révélation de ce genre, elle m'a permis de puiser à ma guise dans ces manuscrits auxquels s'ajoutent encore quelques notes très courtes mais précieuses rédigées par la vieille demoiselle à qui ils furent jadis remis. Grâce soient donc rendues à cette donatrice de la race – si clairsemée – de celles qui songent non à s'illustrer elles-mêmes par leur geste mais seulement à servir une grande mémoire.

Les poèmes, il n'y a pas lieu de les publier. Laissons-les dormir dans ces innocents berceaux où nous mettons, avec nos premières fleurs, des souvenirs intimes, sans valeur pour les autres, mais non sans douceur pour nous-mêmes. Aux amis de la Poétesse seulement, ils pourraient être entr'ouverts.

Ils sont généralement très puérils, avec des intentions touchantes. Premiers exercices d'une enfant qui babille avec l'azur, les roses et les ruisseaux d'une plume d'écolière dont le maître s'appelle Victor Hugo. Le développement de Renée Vivien a été très lent. Je songe à d'autres jeunes filles dont les vers à seize ans ont déjà la grâce de leurs corps harmonieusement éclos. Dans une forme pleine, elles versent les excès d'un cœur déjà presque trop conscient de lui-même. Française d'adoption seulement, mais surtout exilée à son propre foyer, petite Cendrillon à

¹ Sur sa vie aussi. Ceux qui visitent son jardin de Nice n'y trouvent que des fleurs blanches et mauves choisies par elle – deuil fidèle qui survit à la pleureuse.

l'éducation négligée. Renée ignorait alors sa langue et sa grammaire qu'elle devait un jour posséder avec de tels raffinements. Dans sa tendresse et ses aspirations elle ne s'ignorait guère moins, vierge indécise que ni les démons de la chair ni les anges annonciateurs n'ont visitée.

* *
*

Venons à : « Sa Vie et ses Idées ». En tête de ce cahier-là, elle a inscrit : Londres, 1893. Par conséquent, seize ans et demi. « Encore un tas de choses nouvelles, dit-elle, qu'il faut ajouter à ce que j'ai déjà écrit. ... Des idées, des réflexions, des faits et des pensées. Commençons par les idées. J'en ai eu dernièrement, que je vais tâcher de mettre un peu en ordre. »

De ces faits et de ces pensées, il me semble que presque tout peut être offert au public, à condition d'expliquer parfois, d'abréger plus souvent.

Elle commence par quelques aperçus un peu confus, mais d'un aimable bouillonnement au sujet du « mélodrame ». Je crois qu'elle entend par là le drame musical tel à peu près que Wagner l'avait créé, qu'il allait être défini en France un peu plus tard.

« D'abord, il me semble qu'il (y) a quelque chose de nouveau à faire... Le mélodrame si méprisé, n'y aurait-il aucun moyen de l'élever à la hauteur dramatique, – d'en faire une branche reconnue de ce grand art ? Il faudrait beaucoup de beauté lyrique – il faudra qu'une belle musique s'ajoute à une belle poésie, – il faudrait toutes les qualités du drame, la noblesse, la hauteur, la puissance et l'émotion, mêlées à toutes les qualités de la poésie lyrique, élan, rêverie, beauté de force et d'expression, – et, en même temps, une musique qui contiendrait tout cela, qui exprimerait tout. Et faire des mélodrames quelque chose de respecté..., quelque chose de reconnu, et de beau. Il y a des scènes où la musique exprime si bien tout ce qui se passe dans le cœur ! le trouble, l'effroi, la colère !

Et puis, l'opéra-comique, qui aurait besoin d'une poésie toute lyrique, toute gracieuse, toute charmante... »

Elle passe aux sujets de « drame » qui paraissaient les plus séduisants à sa jeune imagination. « Galswinde » et « Cassandre » la hantaient alors, princesses un peu ses sœurs, – l'une, de ces êtres trop doux qu'on a vite fait d'étrangler, l'autre qui portait un génie insulté et un orgueil en ruines parmi les moqueries de la foule. Galswintde [sic], Cassandre... reconnut-elle leurs visages à l'heure où changea le sien, pâli et exhaussé ?

Mais alors, elle ne pressent pas son destin. Tout au contraire un naïf, généreux et sain optimisme la possède, un besoin de consoler et d'affirmer qui va jusqu'à une sorte de messianisme. En voici, à propos d'une autre des œuvres qu'elle rêvait, la curieuse expression :

« Les Encouragements », ce seraient des paroles de consolation pour tous, ce serait un effort pour aider l'Humanité, un cri de bataille, un « En

Avant ! » victorieux... Car jusqu'ici j'ai parlé vaguement de faire le bien, avec le talent que je crois quelquefois avec reçu d'en haut, – mais dernièrement j'ai réalisé toute la puissance mystérieuse et suprême que peut exercer la poésie...

« Un noble vers peut inspirer une noble action, et toujours une noble pensée... Elle peut élever, elle peut inspirer, elle peut encourager, elle peut montrer le vrai et dénoncer le faux... Elle a un grand rôle à jouer dans l'univers...

« Et je voudrais adresser mes chants à toute l'humanité, – aux travailleurs, aux malheureux, aux ambitieux, aux découragés, aux désespérés, aux aimants, aux haineux, aux assombris, aux joyeux, aux parias, aux proscrits, aux riches, aux pauvres, aux artistes, aux artisans, à tout le monde enfin !

« A mon idée, il n'y a pas de « méchants » dans le sens généralement accepté du mot... Les « méchants » cela veut dire, les proscrits, les parias, les infâmes, mis hors du ban chrétien, dont le contact est une souillure, dont la perte est certaine... la damnation inévitable... Eh bien non ! le mal, c'est l'ignorance du bien, tout simplement, – car aucun homme, s'il pouvait bien comprendre tout la joie que donne le bien, toute la beauté suprême du bien, toute la paix et toute la consolation qu'on y trouve, aucun homme, dis-je, ne serait méchant s'il pouvait comprendre tout cela ! Ce n'est vraiment pas la faute d'un homme s'il est né avec de bas instincts, avec une nature peu élevée, sans noblesse et sans héroïsme... Il est comme un homme né aveugle, ou sourd, – ce n'est pas sa faute, et on ne doit pas l'en blâmer... on doit avoir une vaste indulgence... Et cette vaste indulgence, qu'on la nomme Religion, Amour, Pitié, Tolérance ou Clairvoyance, ferait plus de bons et moins de méchants... Et puis, les circonstances jouent un si grand rôle dans la formation du caractère... Est-ce la faute à celui-ci, si, en enfance ayant été privé de toute tendresse, il a le cœur rétréci et dur sans pitié ni tendresse lui-même ? Est-ce la faute de celui-là, que, n'ayant eu autour de son berceau que le vice, le mal, l'infamie, il ait l'ignorance complète du bien, et soit devenu infâme lui-même ? La pitié pour tous ! l'indulgence pour tous ! le pardon pour tous ! »

Arrêtons-nous un instant devant cette profession de foi pour distinguer ce qu'elle doit d'illusions et de chimères à Victor Hugo de sa part plus personnelle de foi et d'espérance. Dans son analyse des « méchants », il y a des aperçus d'une singulière justesse, où la bonté se fit intelligence et clarté. Quelle conception de la vie différente ce cet état d'âme « maudit » que sous l'influence de ses tentatrices elle devait se composer plus tard ! Et malgré l'inexpérience de la jeunesse, quel cri plus vrai et plus fécond ! Respirons cette phrase surtout qui débute avec un accent de prophétique grandeur : « Et cette vaste indulgence, qu'on la nomme Religion, Amour, Pitié, Tolérance ou Clairvoyance, ferait plus de bons et moins de méchants. »

Celle qui, méconnaissant les plus larges désirs de son cœur, allait se faire bientôt une conscience un peu factice de prêtresse grecque, n'est-elle pas là avec tout l'élan de son puissant et tendre christianisme ?

Et puis, elle quitte les grands horizons où elle a jeté son étincelle au-dessous des éclairs pour revenir à ses chers innombrables « sujets ».

« Maintenant, faisons retour à mes idées. Je crois qu'au lieu de faire une nouvelle intitulée « La Reine-Mendiante », ce sera un poème. Une mendiante, vraie Romaine, le vieux type romain brun et fort que l'on a admiré, – fière de ses haillons qui lui représentent la liberté et l'indépendance, – respectée par tous, dont la hautaine beauté a été immortalisée par les peintres à Rome. La reine mendiante qui porte ses haillons avec autant de fierté que si c'était une robe royale, finit par épouser un jeune artiste à Rome, et ils vivent ensemble en eux-mêmes, le ciel, le soleil, l'air et la vie, Rome et ses merveilles, le sol de la Patrie, un passé sans reproches et un avenir de paisible bonheur. »

Je ne comprends pas grand' chose à cette « Reine-Mendiante », mais j'avoue en être charmé et je suis sûre que Renée aurait su plus tard, si elle l'avait voulu, tirer du médaillon une statue.

Je regrette moins l'avortement d'un « Tournoi » à la Walter Scott qu'elle esquisse ensuite et qui se termine par les lignes suivantes : « Il approche, – il va, en chancelant, jusqu'à sa dame, il met la couronne à ses pieds, ... puis retombe... mort après ce dernier hommage à celle qu'il aime. »

Tout auprès du Tournoi, cueillons cet autre naïf projet : « Un livre de pensées... ensuite... « Pensée Plaintive », « Pensée Joyeuse ». « Pensée trouvée dans une Fleur ». « Pensée au bord de la mer », etc... (Dédié aux Penseurs.)

Voici que Renée Vivien revient à Victor Hugo dont nous avons déjà discerné le reflet sur ses rêves d'alors. Elle ne projette pas moins que de lui consacrer un volume. Enregistrons cet aveu comme une sorte de compensation au mépris presque aussi excessif dont elle devait un jour accabler le dieu un peu effrité de la Démocratie française :

« Ensuite, un seul et unique livre de critique... ce sera la vaste œuvre de Victor Hugo. Toutes les perles oubliées de cet écrin impérial, les redonner à la lumière, au jour, à la vie. Critiquer consciencieusement chaque petit poème, faire voir toutes les beautés intimes qui pourraient être passées sans être vues et appréciées comme elles le méritent. On a tellement tort de ne pas lire tous les ouvrages d'un grand homme, – car, si inférieures que soient les moindres créations, on y trouve toujours quelque rayonnement de la grande lumière, on y trouve toujours quelque gemme ciselée de la main du maître, quelque beauté inoubliable. Peut-être me sera-t-il donné de faire revivre ces splendeurs oubliées, de montrer à d'autres les rayons cachés, – de ressusciter l'œuvre morte, de la faire couronner !

« J'ai une très haute idée de la critique. Le critique devrait être l'ami du poète, son collaborateur, son conseiller consciencieux et fidèle, – pour l'aider de son expérience, pour l'encourager par une louange fine et juste, pour lui montrer les défauts qu'il y a dans son œuvre, pour lui apprendre à perfectionner son œuvre. Oui, la critique peut aider la Poésie à atteindre la perfection ! Et jamais trop de sévérité, – car cela rebute le poète, cela

l'empêche de voir la justesse que peut avoir l'observation.... La Critique, c'est un art spécial, à part, et le rôle qu'elle pourrait jouer est immense. Et, lorsque l'on juge l'œuvre d'un poète qu'on a perdu, l'œuvre d'un illustre mort, alors, la critique devrait montrer toutes les beautés de la création immortelle, les signaler, pour les faire apprécier par ceux qui ne les verraient pas sans cela. Le critique devrait être en quelque sorte poète, – pour bien sentir les beautés de l'ouvrage qu'il juge, – il devrait être en outre, fin comme Voltaire, il devrait avoir l'esprit absolument juste, sans préjugés et sans petitesse, – et ce serait là le vrai critique, tel qu'il devrait être, et tel qu'il l'a si peu été, hélas ! La France, c'est le pays où la critique a été le mieux comprise, en Angleterre, je crois, cela n'existe pas, l'histoire de la littérature anglaise n'est qu'une longue satire sur les critiques, les critiques qui ont condamné Byron, qui ont raillé Wordsworth et Tennyson, et tant d'autres... Ils n'ont pas cet art-là les Anglais, cet art si fin, qui réclame tant d'esprit, tant de bon sens spirituel, tant de vivacité dans les idées et de largeur, – le caractère anglais, le caractère des peuples du nord, est trop épais, trop chargé de brumes, trop lourd, – pour bien réussir dans cet art de la critique. »

Naïveté que tout cela, mais naïvetés jolies ; et peut-être pardonnera-t-on au goût incertain de la jeune fille en faveur de sa générosité et de cette enthousiaste manière, qu'il faudrait souhaiter à la plupart de nos zoïles, de comprendre le rôle de la critique.

Ici, elle s'interrompt dans ses idées générales. Parmi les figures d'héroïnes qui hantaient ses jeunes songes, elle en a oublié une et non des moindres : une réparation est due à Hypathie :

« Un autre poème, maintenant. « Une conférence d'Hypathie »... « Description de la salle, où sont assemblés les Grecs efféminés, l'entrée d'Hypathie, comme une statue de Pallas Athénée, – dans sa longue robe blanche flottante, draperie ionique, – inspirée et glorieuse. Belle comme une déesse antique. La conférence inspirée par Platon ; toute en vers... mais, pour cela, il faut que j'étudie et que je comprenne Platon, il faut que je sache le grec.

Le savoir,
C'est le pouvoir,
L'ignorance,
C'est l'impuissance.

« Voilà ce que je répète toujours, – ces petits vers de rien du tout que j'ai eu le malheur d'inventer, et qui me hantent partout maintenant. Moi qui ne sais rien, comment puis-je écrire, enseigner les autres ? En apprenant.

« Revenons à Hypathie. Après que tous ses auditeurs sont partis avec des murmures d'émerveillement, d'applaudissement, elle reste seule, devant la statue d'Apollon, triste et découragée. Elle prêche l'Idéal, lorsque tout autour d'elle est déchu et dépravé, elle parle à une race dégénérée, elle sait

que ses paroles tombent comme des perles dans la mer, perdues au fond de l'abîme... On l'écoute, mais on ne pratique pas ce qu'elle leur enseigne et elle craint que son labeur ne soit en vain. Un pressentiment sinistre l'accable... Mais elle réprimande sa propre faiblesse... Elle rêve un grand rêve, celui de régénérer le monde entier. Elle pense à la jeunesse des Dieux, à l'heureux Age d'Or, et elle rêve le retour de l'univers vers sa première grandeur et sa première simplicité. Elle voit dans un éblouissement un univers régénéré, ramené vers les anciens Dieux, – un univers dont les arts égalent ceux de l'antiquité, un univers plein de Beau, de Grand, de Vrai, – et cet univers l'appelle et l'adore, et la remercie... Et, vision terrible, déchirement affreux du voile de l'Avenir, – la mort d'Hypathie, qu'elle ne voit pas, – traînée dans l'église, déchirée, mutilée, torturée... »

Je n'ai pas voulu déranger le lecteur au milieu de ce charmant morceau. Mais combien frais et touchant est ce cri : « Pour cela il faut que j'étudie et que je comprenne Platon..., il faut que je sache le grec. » Cri plus sérieux qu'on ne croirait, promesse qu'elle se fait à elle-même : dès qu'elle le put elle se mit à apprendre consciencieusement le grec, et au bout de deux ans, son zèle arrachait au professeur ému, cette déclaration : « Mademoiselle, vous n'avez plus rien à faire de moi. Vous en savez plus long que moi. »

Hypathie, sœur plus tangible de Cassandre et qu'une prédestination lui montrait aussi... orateur si beau que pour ne pas distraire ses disciples elle devait se voiler, prêtresse pure assassinée par les chrétiens... ne devons-nous pas tourmenter d'un reproche l'ombre de celle qui ne sut pas préférer à d'autres compagnies moins nobles cette fraternité unique ? Se doutait-elle qu'un des jeunes écrivains en vogue venait de couronner à nouveau l'antique apparition ? Connut-elle plus tard les pages merveilleuses qui, dans « Sous l'œil des Barbares », célèbrent la vierge d'Alexandrie et saluent sa mort de martyr ? Il serait intéressant de posséder le jugement de Renée sur Barrès ; peut-être s'échappera-t-il un jour d'une de ses lettres décloses.

Renée, qui n'a pas encore trouvé ses Barbares, qui n'a pas été égorgée par eux et qui retient sur elle toutes ses blancheurs, va épancher sa foi dans ces lignes où le large coup d'aile passe au-dessus des honnêtes platitudes :

« Enfin, « Le Progrès », grand poème où les avances du genre humain vers l'Idéal... vers l'Age d'Or... montrer les anciennes horreurs, les anciennes cruautés, les barbaries, montrer les pas de chaque siècle vers la Grande Réalisation... Nous sortons des ténèbres, nous marchons vers la lumière... Nous sommes sortis de l'atroce persécution religieuse, – et nous avançons vers la Grande Religion Idéale, – la religion d'universelle charité, d'universelle pitié, d'universelle indulgence et d'universel amour, – la religion de l'Amour, – la religion sans ténèbres et sans enfer ; la religion large comme l'infini, sans bornes, comme le ciel, incommensurable comme l'espace... Nous avons aboli les tortures, nous allons abolir la peine de mort, nous avons aboli la féodalité, nous allons abolir la guerre... Nous avons affranchi l'esclave, nous allons affranchir la femme... Nous avons aboli une grande partie de la misère de

l'ancien régime, nous allons achever notre œuvre, – bientôt il n'y aura plus de famines, plus de pauvres mourant de faim, mourant de froid, mourant de manque d'argent... Oh ! cette Ere de la Paix et de la Prospérité, quand viendra-t-elle ? avec son Art suprême, sa culture du Beau, son adoration de l'Idéal...

« Quand je dis l'Idéal, je veux dire le Vrai. L'Idéal n'est autre chose que le grand et beau côté du Vrai... Non, ce faux Idéal, que nous nous faisons, cette chimère, cette impossibilité n'est point l'Idéal... c'est une idée fausse... ce n'est pas le vrai Idéal, car l'Idéal c'est le Vrai. L'Idéal ne se trouve pas sur les sommets et dans les nuages, il se trouve dans les plaines et dans les rues, – dans l'humble courage et l'humble héroïsme de tous les jours, dans chaque humble effort que l'on fait vers le bien, dans chaque obscur dévouement, dans chaque bonne action inconnue, dans chaque belle pensée ignorée et secrète, dans chaque aspiration cachée vers ce qui est immortel...

« Et dire que j'ai cherché tant de fois l'Idéal sur les hauteurs et les inaccessibilités, quand il était tout le temps là, à mes pieds...

* *

*

Nous ne pouvons que résumer brièvement les « faits » qui viennent ensuite. Ils sont plus indiscrets que les Idées et moins intéressants. Ils laissent pourtant entrevoir sa perspective d'âme de ce temps-là, qui est intéressante à retenir :

« Maintenant, je veux passer aux faits... Pendant ce mois dernier, à Londres, je suis allée chez une chiromancienne anglaise qui a eu beaucoup de succès... c'est une inspirée, une clairvoyante, elle a déjà prédit beaucoup de choses qui se sont réalisées... Elle épelle les noms des personnes qui vous sont chères, sur la main... Et voici ce qu'elle m'a dit :

« Elle a deviné tout de suite que j'avais du talent pour la littérature, et surtout pour la poésie... Elle m'a prédit que j'allais avoir un grand succès, un très grand succès, – tout indiquait ma vie réussie. Mon premier livre, dit-elle, apparaîtra l'année prochaine (1894). Alors, j'aurai dix-sept ans. C'est bien jeune pour commencer ! Dix-sept ans ! Victor Hugo a commencé à vingt ans, lui, – je ne connais que Shelley qui ait commencé à dix-sept ans. Et elle me dit que je me serai fait un grand nom avant d'avoir vingt ans.

« Il paraît que je vais sauver la vie deux fois... Allons ! je serai une héroïne, et j'aurai la croix de la Légion d'honneur ! c'est beau !... J'aurai de grands succès dans ma vie, un à vingt-deux ans, plusieurs dans la trentaine, – mais je ne peux pas bien me rappeler tous ces chiffres. Je vais épouser, à vingt-cinq ans, un diplomate, – un diplomate très riche, très riche, j'aurai une grande fortune... C'est fort beau, j'aime la fortune, mais non pas la diplomatie... j'aurais préféré un artiste, – musicien, peintre, sculpteur, poète mais enfin ! c'est le destin ! j'aurai aussi quatre enfants, deux filles, deux garçons, – cela est vraiment charmant ! j'adore les enfants !... Et puis mon

pauvre diable de mari ne sera pas très solide, il aura un accident quatre ans (je crois) après notre mariage, une maladie plus loin, – et il faudra sans doute que je le soigne, – oh ! là là ! Après mon mariage, je n'écrirai plus pendant quelque temps, peste soit du mariage s'il m'empêche d'écrire ! Il paraît que j'ai le don de soigner les malades, que je serais bonne actrice, – mais cela me semble douteux, à moi. J'ai l'amour et le goût de la musique, mais pas de génie. Ce qui est très vrai... Il paraît que je vais sauver la vie deux fois, je ne sais pas à combien de personnes... tiens ! je vois que j'ai déjà écrit cela. Enfin, mon mariage sera très heureux, et je vieillirai dans la paix, le renom et le bonheur. Je survivrai quelque peu de temps à mon mari... J'aurai une vie superbe... Est-ce beau ?

Oui, cette prédiction m'enchanté. J'ai eu longtemps une peur sotté de mourir jeune, avant d'avoir contemplé mon œuvre... C'est si bon de savoir que je pourrai vieillir avec la satisfaction de l'œuvre terminée, du devoir accompli jusqu'au bout. »

Il me paraît inutile de transcrire les cinq pages qui suivent où Renée parle surtout de la divination que la chiromancienne a eue des secrets de sa famille. Je préfère arriver à son commentaire :

« Vieillir dans la paix et dans le tranquille bonheur ! que cette pensée me hante, avec sa promesse radieuse !... Vieillir, entourée des enfants qu'on a élevés avec tant de soins, tant de soucis, tant d'amour ! Les voir accomplir ce qu'on leur a enseigné, – devenir des hommes courageux et loyaux et des femmes loyales et courageuses... Oh ! ce serait bien beau ! bien doux ! Et puis, le long amour d'époux, patient, endurant, vainqueur, – que le temps ni les troubles de la vie n'auront pu refroidir, quelle belle chose ! Bien mieux que toute passion romanesque vite évaporée. Bien mieux que l'ardeur violente et passagère ! Cette tendresse chaude et constante, comme les roses de Noël en plein hiver, comme les pins inaltérables, comme le plus beau rêve de l'amour ! »

Aux côtés de l'épouse-amante apparaît, non moins candide, la réformatrice qu'elle se figure devoir être un jour :

« Et je veux être un jour bonne épouse et bonne mère... parce qu'en prêchant de cœur et d'âme les droits de la Femme, je veux montrer que ces droits n'excluent pas les devoirs... qu'au contraire, ils aident à mieux exécuter ces devoirs... Oui, voilà un grand rêve... l'Emancipation de la Femme. Mon cœur saigne quelquefois en regardant les femmes d'aujourd'hui... il y en a de si frivoles, – qui n'ont aucune idée de leurs grands devoirs et de leurs grandes responsabilités. Il y a des femmes qui ne s'occupent que de coquetteries et de conquêtes, qui ne parlent que de scandales et flirtations – des femmes dont le grand but dans la vie est la toilette, le grand rêve, le succès mondain, le grand désir, l'admiration et les admirateurs. Pauvres femmes ! si on leur avait enseigné les grandes choses de la vie, si on leur avait appris quelque chose, si on leur avait montré quelque chose ! Si on leur avait appris que la Beauté est

une chose sacrée, qu'elle est faite pour illuminer, pour apporter un peu de l'Idéal, pour inspirer de tendres et de nobles et de pures pensées, – qu'elle doit être le miroir d'une belle âme, le signe d'un pur et doux esprit, que la beauté sans bonté n'est rien, que la beauté n'est grande et puissante qu'avec la bonté et la grandeur de l'âme. Oh ! alors il y aurait moins de mondaines sans cœur et sans sentiments de devoir et d'honneur ! On dit que les femmes sont généralement frivoles, pourquoi ? Parce qu'on n'a pas pris la peine de leur donner une bonne et solide éducation, – parce qu'on leur apprend que le tout dans le monde, c'est d'être jolies, être soumises, faire un bon mariage... et voilà ! Faire un bon mariage ! C'est inique ! Qu'on donne une bonne éducation, une vraie éducation aux femmes... et l'on verra. »

Qu'ajouter aux paroles de la vierge sage que d'autres torches – et tellement moins radieuses – devaient conduire à un hymen souterrain ? Emus, recueillis, désolés, nous laissons chanter en nous ce vœu trahi, ce rêve noyé, cette promesse que la vie n'a pas entendue.